Yves-Bealo Gony, *Thewe men jila. La monnaie kanak en Nouvelle-Calédonie*

Éditions Expressions, Nouméa, 2006

Isabelle Leblic

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1049>

DOI : 10.4000/jso.1049

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 333-334

ISBN : 978-2-85430-010-9

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Isabelle Leblic, « Yves-Bealo Gony, *Thewe men jila. La monnaie kanak en Nouvelle-Calédonie* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 125 | Année 2007-2, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1049> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.1049>

tions mauvaises » à Paris et d'un « qu'en dira-t-on » désastreux pour sa « famille », le forçait à s'embarquer sur un navire à destination de Calcutta : à la Réunion, en octobre 1841, Charles Baudelaire refusait d'aller plus loin.

On reprochera légitimement aux développements qui précèdent de s'arrêter exclusivement aux dispositions de quelques Blancs présents à Pohnpei à l'époque du passage de la *Danaïde*, sans chercher à évaluer l'apport « anthropologique » du texte de Rosamel sur les Pohnpiéens de 1840. Mais ce qui est observé dépend si largement du point de vue de l'observateur qu'on ne saurait se passer des méthodes de la « critique de témoignage » pour un document qui s'écarte à tant d'égards de l'ensemble de la « littérature » publiée au XIX^e siècle sur la Micronésie. Certainement mis en forme pour être communiqué, le manuscrit de Rosamel (ou la copie ici reproduite) était probablement destiné à une circulation restreinte, auprès de « complices » ou de lecteurs assez sûrs pour n'en dénoncer aux autorités ni les doutes à l'égard de la « philanthropie » missionnaire, commerçante ou annexionniste, ni les aveux d'« atteintes aux bonnes mœurs » dont étaient solidairement coupables l'auteur, son équipage et les insulaires de Pohnpei. L'idéologie de ces « complices » devait sans doute beaucoup à « l'humanisme français du XVIII^e siècle » comme l'écrit J.-C. Galipaud (p. 8), et ce que dit Rosamel des Pohnpiéennes s'apparente partiellement à ce qu'avait écrit Bougainville des Tahitiennes. Mais ce qu'on ne trouve pas dans Bougainville, c'est cette mise en cause de la civilisation occidentale et de la colonisation en marche qui émane ici non d'un « sauvage » imaginaire, comme dans la prosopopée du *Supplément* due à Diderot, mais d'un « civilisé » des plus « autorisés », fils de ministre, officier supérieur en mission, et consignait ses propres observations.

En quoi consistait le cercle de « happy few » pour lesquels fut vraisemblablement rédigé ce texte ? On sent là des vestiges d'attitude « carbonariste » et de cet esprit de dissidence hésitant à l'insubordination ou à la rébellion qu'a décrits et exaltés Stendhal, surtout dans ses dernières œuvres. Plutôt qu'à Nerval et à Jenny Colon, auxquels se réfère P. de Rosamel pour évoquer les relations apparemment plus heureuses de son aïeul avec son « Aurélia », c'est à *Lucien Leuwen* que ferait plutôt songer la situation de ce « fils de famille » et rejeton de son propre ministre mais en « rupture de ban » et menant sans doute quotidiennement et sourdement sa « lutte contre le père ». Tout comme au « 27^e régiment de lanciers » imaginé par Stendhal à Nancy, ne pouvait-il y avoir parmi les officiers de marine en poste à Toulon un petit groupe d'esprits « éclairés », ou au moins suspects soit de s'être « allés promener » (comme Lucien lors des manifestations parisiennes de 1832 et 1834) soit d'avoir émis des opinions « mal à propos », et auxquels J. de Rosamel destinait son manuscrit impubliable ? Si l'approche ici proposée était confirmée par d'autres investigations – notamment dans ce qui subsiste des archives de l'auteur – on s'expliquerait mieux que le regard posé par J. de Rosamel sur la société pohnpiéenne qu'il a brièvement côtoyée soit si partiel selon les « normes »

actuelles, et d'orientation principalement morale et « sensualiste », conformément aux vues anthropologiques des Idéologues, définies surtout par Destutt de Tracy. Dans ce cas comme dans un autre, on peut admirer dès à présent la clairvoyance de ses vues pessimistes sur le cours futur de l'histoire et de la colonisation, que ne démentent ni l'état actuel du monde ni celui des Pohnpiéens d'aujourd'hui. Quant à ses observations « ethnologiques », il faudra sûrement beaucoup de temps et de nombreuses études plus substantielles pour en évaluer toute la portée.

Gilles BOUNOURE

Yves-Bealo GONY, 2006. *Thewe men jila. La monnaie kanak en Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Éditions Expressions, 207 p., notice éditoriale d'Hamid Mokaddem, ill. de Paula Boi, annexes, bibliogr., lexique fwâi-français, nombreuses photos couleur.

Cet ouvrage, qui a reçu le prix « Essai » du 9^e salon du livre insulaire d'Ouessant (août 2007), présente à travers le regard interne de l'auteur, le fonctionnement des échanges dans la société kanak de Hienghène au sein de laquelle Yves-Bealo Gony appartient à un lignage détenteur traditionnel de la chefferie. Mais l'auteur, en poursuivant des études anthropologiques à l'université de Nouméa, s'est donné les moyens aussi de distancier son approche en l'intégrant dans une analyse ethnologique des pratiques sociales des échanges traditionnels dans lesquels la monnaie kanak (*thewe*) tient une place encore d'importance dans de nombreuses régions. Mais il n'en oublie par autant de présenter les nombreux changements subis par les échanges cérémoniels par plus de cent cinquante ans de colonisation française qui ont apporté, entre autres choses, l'essor du système marchand avec notamment l'introduction du franc CFP et le salariat. L'auteur conclut d'ailleurs ainsi son étude :

« Mon travail s'est voulu un effort de réflexion sur la coexistence des impératifs de l'économie marchande moderne et des enjeux sociaux et culturels enracinés dans les savoirs – et savoir-faire – de l'économie politique et sociale traditionnelle » (p. 160)

La monnaie traditionnelle kanak *thewe* est une cordelette de perles faites en coquillages ou en os de roussette... de différentes couleurs (blanches, noires...) lui conférant différentes valeurs selon leur composition, couleur et longueur ; la couverture du livre nous présente cet assemblage qui compte trois segments principaux : *ven wan*, la bouche ou l'ouverture, *ven kanyen ma*, le corps et *ven hulen*, le bout ou le pied ; le tout est enroulé dans un étui en fibres végétales tressées, *ven ngen thewe*, « la maison de la monnaie ».

Voyons rapidement la composition de cette étude. Après une notice éditoriale (pp. 7-11) et une introduction (pp. 14-18), il est construit en huit chapitres répartis en trois grandes parties. La première (Contexte régional et culturel, pp. 21-49) présente au lecteur ne connaissant pas la région, tout d'abord quelques données géographiques et linguistiques (chapitre 1, pp. 21-

30), avant de disserter sur la parenté et l'organisation sociale de la région Hoot ma Whaap (chapitre 2, pp. 31-41), en insistant sur les généalogies et itinéraires des deux principales chefferies de Hienghène et leurs alliances, mais aussi celles des « gens du commun ». La présentation du rôle de l'adoption dans les stratégies politiques et économiques constitue le troisième chapitre de cette première partie (pp. 43-49). La deuxième partie (pp. 53-111) est centrée sur la monnaie traditionnelle de Hienghène *thewe men jila*, littéralement « monnaie et richesse ». L'auteur nous montre là comment, au-delà de sa réalité matérielle, la monnaie kanak « est avant tout un objet symbolique, social et économique » (p. 53) :

« Pour comprendre son fonctionnement et le rôle qu'elle joue dans la société kanak, on doit la considérer comme un objet au cœur même de la "coutume". Elle est l'expression et le support des échanges sociaux. Elle est le conservatoire de la coutume d'hier, d'aujourd'hui et de demain » (p. 53)

Par ces deux chapitres, l'auteur nous dit tout de la monnaie traditionnelle, depuis sa fabrication, son utilisation, sa valeur symbolique et/ou monétaire jusqu'à la façon dont elle entre dans les échanges (chapitre 4, pp. 53-82), puis le chapitre 5 revient plus précisément sur la notion de richesse traditionnelle *naamun*, son accumulation comme sa redistribution et sur la façon de décompter et mesurer la monnaie, tout en insistant sur les cérémonies (de deuil ou de mariage notamment) dans lesquelles les monnaies circulent (pp. 83-111). Il nous présente notamment les échanges ayant eu lieu pour deux cérémonies de mariages en septembre 1987 sur la Grande Terre, la première d'un couple de Lifou à Païta, la seconde d'un couple de Hienghène, en insistant bien sur les différences en la matière entre les îles Loyauté et la Grande Terre en général.

Enfin, la troisième partie axée sur les gestes de la coutume, entendue comme l'organisation sociale kanak, nous présente d'abord le chemin coutumier (chapitre 6, pp. 115-119), puis l'offrande de monnaie qui est conçue comme un don pour recevoir (chapitre 7, pp. 121-148) et, enfin, l'utilisation contemporaine de la monnaie traditionnelle, sans oublier les monnaies actuelles souvent fabriquées en plastique en lieu et place des coquillages, os et poils de roussette traditionnels (chapitre 8, pp. 149-156).

L'auteur, à travers ces pages, nous permet de réfléchir sur la pertinence encore actuelle des dons et contre-dons dans la région de Hienghène, dans une perspective évolutionniste, en tenant compte des modifications introduites dans ces rituels par l'introduction des billets et des produits manufacturés tels que riz et étoffes qui complètent ou remplacent selon les cas ignames et jupes de fibres.

Il nous faut souligner la belle facture de l'édition ¹, avec une jolie mise en page et des illustrations de qualité où se mêlent des éléments de tradition orale recueillis par l'auteur ou par d'autres chercheurs ayant travaillé sur la région et les langues de Hienghène

(notamment Françoise Ozanne-Rivierre et Patrice Godin) et les données des propres enquêtes de l'auteur. Tout au long de l'ouvrage, si les références à d'autres auteurs de renom ayant travaillé ailleurs dans le Pacifique ne manquent pas, on peut regretter le peu de comparatisme avec la littérature ethnologique sur les autres aires linguistiques et culturelles kanak. De nombreux tableaux, croquis et schémas, comme le rendu de la gestuelle, permettent au lecteur de visualiser concrètement ce dont il est question, sans oublier les planches photos qui complètent bien son ethnographie de qualité.

Un ouvrage donc que l'on ne peut que recommander à toute personne s'intéressant à la Nouvelle-Calédonie, à l'anthropologie économique, à l'identité kanak et à son actualité.

Isabelle LEBLIC,
CNRS – LACITO, Villejuif

Journal de bord d'Étienne Marchand. Le voyage du Solide autour du monde (1790-1792), 2005. Édition établie et présentée par Odile Gannier et Cécile Picquoin, Paris, éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, CTHS Géographie 3, 2 volumes, 600 p. et 220 p., annexes, lexiques, index, bibliographie, illustrations noir et blanc dans le premier volume.

Au moment où l'administrateur Dominique Cadilhac, dans son introduction (p. vii) aux *Souvenirs des îles Marquises* de Testard de Marans, déplorait que ce livre ne soit pas accompagné d'une édition du journal d'Étienne Marchand, les éditions du CTHS annonçaient déjà la publication de ce document considérable, dont la parution très attendue fut ensuite retardée de plusieurs mois. On sait que Marchand, son capitaine, et le reste de l'équipage du *Solide*, navire de commerce marseillais, furent des tout premiers Occidentaux des « Lumières », après Cook et Ingraham, à rapporter des observations écrites de leur passage (12-23 juin 1791) au groupe du nord des Marquises, dont ils prirent possession au nom de Louis XVI en tant qu'« îles de la Révolution », donnant à certaines d'entre elles le nom des officiers ou des armateurs de leur bâtiment : « île Marchand » (Ua Pou), « île Baux » (Nuku Hiva), « île Masse » (Eiao), « île Chanal » (Hatutu). Ce voyage de circumnavigation était principalement connu par la publication de Claret de Fleurieu, *Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique...* par C. P. Claret de Fleurieu, Paris, an vi [1798] (pour le premier volume de la première édition), ouvrage d'une insigne rareté même dans ses versions anglaises.

Le comte de Fleurieu (1738-1810), ancien ministre de la marine de Louis XVI, inventeur d'une horloge marine dont il alla lui-même faire l'épreuve en mer, concepteur des plans de circumnavigation de Lapérouse et d'Entrecasteaux, et auteur d'un précédent

1. On peut toutefois regretter quelques erreurs, comme par exemple dans la reproduction du très beau texte publié par Françoise Ozanne-Rivierre sur l'origine de la monnaie kanak.